

FESTIVAL D'AUTOMNE 2023

septembre - décembre



DOSSIER DE PRESSE

KATERINA ANDREOU

SERVICE DE PRESSE :

Rémi Fort - r.fort@festival-automne.com
Yoann Doto - y.doto@festival-automne.com
Assistés de Solal Jarreau
01 53 45 17 13

KATERINA ANDREOU

Mourn Baby Mourn

Conception et performance, Katerina Andreou
Son, Katerina Andreou et Cristian Sotomayor
Lumières et espace, Yannick Fouassier
Texte, Katerina Andreou
Regard extérieur, Myrto Katsiki
Vidéo, Arnaud Pottier

Production BARK
Production, diffusion Élodie Perrin
Coproduction CCN de Caen en Normandie – direction Alban Richard dans le cadre du dispositif « Artiste associé » ; Les SUBS – lieu vivant d'expériences artistiques (Lyon) ; Pavillon ADC (Genève) ; Rencontres chorégraphiques internationales de Seine-Saint-Denis ; CND Centre national de la danse ; La Soufflerie – Scène conventionnée de Rézé ; NEXT Arts Festival ; La Place de la Danse CDCN Toulouse Occitanie, dans le cadre du dispositif Accueil Studio ; ICI-CCN de Montpellier – Occitanie / Pyrénées Méditerranée – Direction Christian Rizzo ; Centre chorégraphique national d'Orléans – Direction Maud Le Pladec Avec le soutien de la Drac Île-de-France / ministère de la Culture Aide à l'expérimentation RAMDAM, UN CENTRE D'ART ; BUDA Courtrai ; CND Centre national de la danse
Katerina Andreou est artiste associée au CCN de Caen en Normandie – direction Alban Richard (2022-2024)
Avec le soutien de Dance Reflections by Van Cleef & Arpels

Les Spectacles vivants – Centre Pompidou (Paris) et le Festival d'Automne à Paris présentent ce spectacle en coréalisation.

DANCE BY
REFLECTIONS
VAN CLEEF & ARPELS

Dans la pièce chorégraphique et sonore *Mourn Baby Mourn*, Katerina Andreou travaille la mélancolie comme une matière première. Un solo pensé comme un signal de détresse, une virulente tentative d'évasion.

À l'origine de *Mourn Baby Mourn*, troisième solo de Katerina Andreou, il y a un sentiment diffus de tristesse et de frustration, à la fois intime et partagé. Et si cette confusion était aussi celle d'une époque, d'une société ou d'une génération ? Que faire de ces états négatifs ? Un moteur, c'est la réponse de la chorégraphe grecque, dont le premier carburant seraient les mots, expulsés et projetés en un texte spontané, directement adressé au public. Des maux mis en mots, avec lesquels le corps de la danseuse coexiste, en une gestuelle autonome, un *free style* énergisant. *Mourn Baby Mourn* oscille entre les sons vifs de la musique électronique et les reliefs ciselés d'une création sonore conçue avec le musicien chilien Cristian Sotomayor, en un mouvement de balancier nécessaire. *Mourn*, en anglais, c'est le deuil mais aussi la lamentation. Avec son titre à la tonalité pop, *Mourn Baby Mourn* tente de sortir d'une impasse personnelle dans un geste puissant et vital. La musique, les mots, le corps et les émotions, au pied du mur.

CENTRE POMPIDOU

Du mer. 27 au sam. 30 septembre

Durée : 45 minutes

CONTACTS PRESSE :

Festival d'Automne

Rémi Fort, Yoann Doto

06 62 87 65 32 | r.fort@festival-automne.com

06 29 79 46 14 | y.doto@festival-automne.com

Centre Pompidou

Opus 64 - Arnaud Pain

01 40 26 77 94 | a.pain@opus64.com

ENTRETIEN

À l'origine de Mourn Baby Mourn, il y a des sentiments (tristesse, confusion, colère) qui sont à la fois le moteur et le sujet de la pièce... Comment les avez-vous travaillés ?

Katerina Andreou : Je parle plutôt d'états. Après le confinement, j'ai observé un état dans lequel je me trouvais au quotidien, qui était de l'ordre du mode opérationnel : je ne pouvais pas fonctionner ou réfléchir de la même manière. Quand j'ai commencé à accepter ce mélange de sentiments « négatifs », j'ai voulu mettre des mots dessus. Je ne l'ai pas fait en premier lieu pour créer une pièce chorégraphique mais pour avoir un rapport analytique à ce que j'étais en train de vivre. Cela m'a mené à un travail d'écriture, ce que je ne fais habituellement jamais. Très vite, j'ai commencé à expulser les mots, ce qui m'a rappelé la façon dont je danse, une écriture qui émerge dans la confusion, qui tourne un peu en boucle sans jamais se développer vers un argument très clair. J'ai choisi de laisser ce texte dans sa forme plus ou moins naïve, spontanée et directe, sans trop y revenir. Je voulais conserver précieusement cette urgence. Cette écriture est devenue une pratique en elle-même, déjà très performative. Je l'ai nourrie de lectures, pour soulager le côté très personnel de ces sentiments : dans cette période assez lourde, j'ai eu l'impression de porter un poids qui ne correspondait pas à ma taille mais à celle - plus grande - d'une communauté. Dans les écrits de Mark Fisher sur l'*hantologie*, j'ai compris que la dépression que j'étais en train de vivre n'était pas un trauma individuel, une pathologie personnelle, mais plutôt le symptôme d'un phénomène pathologique d'une société ou d'une époque. Nourrir mon écriture de cette réflexion autour d'un état sociétal, m'a fait l'effet d'une béquille, d'un soutien pour prendre de la distance et pouvoir travailler.

À un moment de la pièce, on peut lire cette phrase : « J'ai perdu le feeling du récit / Je l'ai eu un moment autour des années 90 / Peut-être je suis restée coincée là-bas » ? Qu'est-ce qui se perd avec le feeling du récit : l'idée du progrès ? L'idée d'une linéarité ?

Katerina Andreou : Très souvent, je me sens perdue dans un flux d'informations trop lourd pour moi. Quand j'évoque cet état de confusion dans le texte, ce n'est pas lié à l'idée d'un progrès mais plutôt l'idée d'un projet. Dans les années 90, en tant qu'enfant puis adolescente, je pense qu'il y avait un espoir. C'est aussi romantique que ça. En Grèce, au début des années 90, il y a même eu un boom d'espoir, avec l'intégration à l'Union Européenne, les premières chaînes de télévisions privées, etc. Nous sortions de la dictature et allions vers l'Union Européenne, sans trop savoir ce qu'il y avait entre les deux. Le gouvernement socialiste avait comme logo un soleil qui se lève. Il y avait une promesse de modernisation et de changement, d'ouverture et d'un passage - si je peux me permettre - de la périphérie au centre, de l'Est à l'Ouest... L'idée du progrès était vague et plus elle se concrétisait plus elle perdait en justesse et en inclusivité. Très vite cette bulle a explosé et elle était vide. Dès 2008, avant même que la crise économique n'éclate, le manque de capacité à espérer ou même à se projeter était évident. Cette idée du progrès qui s'était imposée avait interrompu le récit réel des gens, de leurs vies et leurs actions, avec une ligne violente qui venait aplatir un dessein qui se jouait des perspectives. Pourtant le récit est beaucoup plus complexe dans sa cartographie que la ligne à sens unique du progrès. En garder trace, c'est une manière de vivre mais aussi une pratique. C'est ce que j'ai

parfois l'impression d'avoir perdu : la capacité à faire récit, à fabriquer de nouveaux espaces, à vivre au-delà d'une perception linéaire du temps et de son usage.

Comment incarnez-vous ce constat ?

Katerina Andreou : Cela a tout de même créé une sorte de linéarité pour moi, jusque dans l'idée de la boucle : je tourne en boucle, c'est ma manière de danser. Avec mon solo *BSTRD* et le duo *Zeppelin Bend*, mon écriture chorégraphique abandonne toute idée d'aller quelque part, vers un crescendo, une catharsis ou même un développement. Pour être au plus près de la façon dont je vis les choses, de mon rapport au monde. Concrètement, ce manque de récit se retrouve dans l'écriture chorégraphique. Ce qui me motive, ce n'est pas le progrès ni une promesse mais bien l'inverse : la détresse et le fait qu'il n'y ait rien. Je commence à davantage le conceptualiser. Inversement, la question de savoir si cela va aller quelque part et où, me fige. J'apprécie la détresse ou le désarroi, c'est un moteur pour se mettre au travail, pour bouger, danser, faire du son. Comme cela l'a été pour la culture punk.

Comment avez-vous travaillé l'articulation entre le texte et les gestes ?

Katerina Andreou : C'était un vrai pari parce que je n'avais jamais utilisé de mots sur scène ; je travaille surtout avec l'abstraction comme outil principal. Cette fois, j'avais envie de bien poser mes mots comme je pose mes parpaings, d'assumer mon premier geste dans ce projet, qui a été d'écrire un texte-lettre à quelqu'un qui me lit. Et de le combiner avec le besoin de faire, de continuer à exister au-delà du texte et malgré lui. Dans l'urgence, c'était assez facile à faire. Mais une fois qu'un travail de répétition et d'analyse s'impose dans le processus, un tel écosystème spontané ne tient pas facilement en place. J'ai donc travaillé ensuite à un équilibre plus fin et plus écrit, en ménageant des moments d'intensité entre les mots et le mouvement.

Mourn Baby Mourn est également une œuvre sonore, presque à part entière, très précise, articulée, composée. Comment avez-vous abordé ce travail sonore et musical ?

Katerina Andreou : C'est un aspect très important pour moi, mené avec Cristian Sotomayor. Je travaille avec des matières sonores qui me touchent et me motivent à danser, littéralement, mais aussi que j'ai envie de partager avec un auditoire - d'avantage qu'avec un public de spectateurs. J'avais besoin de susciter d'emblée l'attention, avec un état mélancolique plus contemplatif que la colère. J'ai travaillé une dramaturgie avec des états sonores, des vagues comme celles sur lesquelles on surfe, qui sont à la fois contrastées et hantées par différents éléments. Je mélange des sons enregistrés pendant mes résidences à des sons concrets de parpaings. Il y a aussi cette grande partie où je joue seule du synthétiseur. Là, j'invite les gens à entendre (plutôt qu'à lire) ce que j'ai à dire. À entendre comment je me sens. C'est le moment qui me semble le plus proche d'une lamentation.

Propos recueillis par Vincent Théval

BIOGRAPHIE

Katerina Andreou

Diplômée en droit, formée à l'École national de Danse d'Athènes et titulaire d'un Master de recherche chorégraphique de l'université Paris-VIII, Katerina Andreou est née à Athènes, mais vit et travaille en France. Elle a notamment collaboré comme interprète avec DD Dorvillier, Anne Lise Le Gac, Lenio Kaklea, Bryan Campbell, Dinis Machado, Emmanuelle Huynh, ou encore Ana Rita Teodoro.

Elle développe une pratique physique propre à chaque projet et recherche des états de présence qui résultent d'une constante négociation entre des tâches, fictions ou univers contrastés, remettant souvent en cause les notions d'autorité et de censure. L'environnement sonore de ses pièces, qu'elle crée elle-même, constitue son principal matériau dramaturgique. Son solo *A kind of fierce*, qui reçoit le prix Jardin d'Europe au festival ImpulsTanz en 2016, est suivi de *BSTRD* (2018), *Zeppelin Bend* (2021) avec Natali Mandila, *Rave to Lament* (2021), et plus récemment *Mourn Baby Mourn* (2022). Elle est artiste associée au Centre chorégraphique national de Caen en Normandie et auprès du Master Exerce du CCN de Montpellier.